Mouton Jean-Michel et Onimus Clément (dir)
De Bagdad à Damas. Études en mémoire de Dominique Sourdel

Genève, EPHE, Librairie Droz (Hautes études orientales 55 Moyen et Proche-Orient, 7)
2018, 366 p.
ISBN : 9782600057387

Cet ouvrage rend hommage à Dominique Sourdel, historien et professeur, décédé en 2014. Il ambitionne de célébrer le parcours de ce savant éclectique, pilier de l'étude de l'histoire de l'Islam médiéval en Sorbonne. Son titre retrace son cheminement intellectuel, depuis sa thèse d'État en 1958 sur *Le vizirat abbasside de 749 à 936* (p. xii), à Bagdad, jusqu'à l'édition, en 2013, d'*Un corpus de 62 documents juridiques inédits entre 337/948 et 698/1299*, surtitré *Mariage et séparation à Damas*.

Jean-Michel Mouton, qui soutint sa thèse sous sa direction, s'est associé avec son propre élève, Clément Onimus, afin de réunir les contributions de trois de ses condisciples, François Déroche, Anne-Marie Eddé et Fawzi Mahfoudh qui suivirent, eux aussi, les cours de Dominique Sourdel, mais aussi de ses amis (Lionel Galand et Jean Richard) et de plusieurs de ses collègues (Josef Van Ess, Bernadette Martel-Thoumian, Georges Jehel, Houmam Saad, Jacques Paviot). Les deux éditeurs de ce recueil invitent, en outre, trois autres élèves de Jean-Michel Mouton (Motia Zouihal, Clément Moussé, Élodie Hibon) à enrichir son contenu. La plupart des articles concernent la Syrie des périodes ayyūbide et mamelouke (xiie-xve siècles) même si deux travaux sont consacrés au Maghreb et qu'un collègue de Dominique Sourdel lui dédie la présentation du manuscrit inédit d'un auteur de l'Irak abbasside.

Josef Van Ess présente une source unique en son genre, attribuée au savant Ḍirār b. ʿAmr (m. v. 200/815), qui aurait participé aux joutes rhétoriques de la cour de Hārūn al-Rašīd. Il s'agit de la seule contribution liée à la première partie de la carrière académique de Dominique Sourdel : l'Irak à l'époque abbasside. Ḍirār critiquait les tenants du *ḥadīth* et ses arguments inspirèrent les grands intellectuels muʿtazilites comme Naẓẓām et Jāḥiẓ (p. 3). L'objectif de l'auteur du document est de tenter d'expliquer l'origine de la division de la communauté (p. 10). Le récit met en scène un juriste fictif affairé à réfuter les opinions « innovantes » qu'on lui soumet (p. 4-5). Le seul équivalent connu se retrouve dans l'œuvre d'un savant du xie siècle, al-Jishumī, ayant vécu dans la ville khurassanienne de Bayhaq. Étrangement, il semble que le texte attribué à Ḍirār en soit également provenu avant d'avoir été copié dans le Yémen zaydite, en 540/1145 (p. 2). J. Van Ess ne semble pas remettre en cause l'authenticité de cette œuvre et se prémunit de toute critique à ce sujet en dénonçant l'ensemble de la démarche sceptique comme « fastidieuse et stérile » (p. 2). Il propose toutefois quelques parallèles entre les *ḥadīth*-s utilisés par le personnage et ceux de ʿAbd al-Razzāq ou d'Ibn Ḥanbal (p. 9).

Plusieurs autres contributions de cet ouvrage mettent l'accent sur la méthode de collecte des sources et sur la reconstitution des dossiers qui furent au cœur de l'œuvre de Dominique Sourdel et de son épouse Janine Sourdel-Thomine. Ainsi, Fawzi Mahfoudh, spécialiste du patrimoine médiéval de la Tunisie, s'emploie à publier (p. 146-150) et à commenter (p. 129-133) les archives des savants qui, à l'aube de la période coloniale (1902-1907), exhumèrent et mirent en valeur l'exceptionnel bas-relief byzantin remployé dans la grande mosquée ziride de Sfax.

François Déroche présente l'histoire mouvementée de la documentation de la mosquée des Omeyyades de Damas à travers les vicissitudes de la vie du monument à la fin de l'époque ottomane. Il rappelle que la plupart des « papiers de Damas » et autres ouvrages, dont les manuscrits coraniques qu'il étudie, auraient été transférés dans le *bayt al-māl* après l'incendie dévastateur de 1893 (p. 317) et qu'ils y étaient encore en 1898 lors de la visite d'État de Guillaume II (p. 316). Le transfert définitif au musée des *Awqāf* fondé en 1914 à Istanbul fut décidé, pendant la Première Guerre mondiale, par le *shaykh al-Islām*, la plus haute autorité religieuse du gouvernement ottoman « jeune turc », en 1917 (p. 318). C'est alors que ces centaines de milliers de pages, munies de cotes arbitraires et approximatives, furent appelés *Shām Awrāqi* : les « papiers de Damas ». Les documents légaux furent ensuite découverts par Dominique Sourdel en 1963 et publiés entre 2005 et 2015.

Son épouse, l'épigraphiste Janine Sourdel-Thomine reproduit, transcrit, traduit et commente, en collaboration avec Jean-Michel Mouton, un *addendum* de deux documents juridiques aux 62 actes publiés en 2013 par son époux (p. 327-328). Il s'agit, tout d'abord, d'un contrat de mariage (14 bis) (p. 329-331) et d'un acte de divorce (36 B) rédigé au *verso* de l'acte de mariage 36 (p. 332-336). Le document 14 bis n'est pas daté, mais la *nisba*, le formulaire chiite (en comparaison des spécimens 6A et 12), ainsi que la mention de dinars *malikiyya* pourraient renvoyer à une famille venue de Mahdiyya à l'époque fāṭimide et restée à Damas sous les saljūkides, à la fin du xie siècle (p. 330-331). Dominique Sourdel avait montré que le document 36, lacunaire, avait été établi en 1187 et libellé dans les tout nouveaux dinars « royaux victorieux » émis par Saladin à la

BCAI 34 (2020) Mouton Jean-Michel et Onimus Clément (dir): De Bagdad à Damas. Études en mémoire de Dominique Sourdel, recensé par Simon Pierre
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

veille de la conquête de Jérusalem. L'adjonction de sa « quittance libératoire » permet de mieux saisir l'apport de cet acte matrimonial dans un milieu d'artisans : seuls 2 dinars sur 17,5 avaient été versés lors du contrat (p. 335). Enfin, le tableau récapitulatif des actes (p. 337-341) fournit une riche information statistique pour l'histoire économique et sociale du *Bilād al-Shām* des Ve-VIIe siècles de l'hégire.

L'essentiel des contributions de cet ouvrage concerne la Syrie après l'an Mil, qui fut l'objet essentiel de la seconde partie de la vie académique de Dominique Sourdel, époque où il dirigea la thèse de Jean-Michel Mouton. Une des élèves de ce dernier, Élodie Hibon, propose d'appliquer, à la période ayyūbide, le concept de « paysage sonore » inventé par Raymond Murray Schafer en 1979 (p. 184). Outre les bruits de batailles (p. 188-189) communs à Qādisiyya en 636 et à Ḥattīn en 1187, la prise de Jérusalem possède une spécificité (p. 189-190) qui dépasserait l'« ambiance sonore » identifiable lors des prises de Sidon et Naplouse (p. 189). Elle se fonde essentiellement sur le récit d'un auteur qui, n'ayant pas assisté à l'évènement, ne peut constituer un « témoin auditif » au sens de Schafer (p. 192). ʿImād al-dīn al-Iṣfahānī (m. 597/1200) oppose en effet le *takbīr* des musulmans à la lamentation des Francs lors de la prise du dôme du Rocher (p. 191), un moment sonore symbolique de la conquête et aussi évoqué par Ibn al-Athīr (p. 202). Guillaume de Tyr insiste quant à lui sur l'« extraordinaire tumulte » de la « proclamation de la loi » musulmane (p. 196). Enfin, le chanoine de la Geste de Richard et l'abbé Raoul semblent, quant à eux, confondre le dôme du Rocher et celui du Saint-Sépulcre, plus important pour dépeindre l'infamie blasphématoire de l'appel à la prière musulmane. Élodie Hibon insiste ensuite sur l'opposition entre le son de la cloche/simandre et l'appel à la prière musulman, qui apparaît en effet dans de nombreux textes chrétiens comme l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (p. 194) ou l'*Élégie arménienne* (p. 203), mais aussi musulmans, notamment dans les nombreuses épîtres envoyées par al-Iṣfahānī pour célébrer l'évènement (p. 195 et 200). Elle conclut sur l'importance du premier prône (*ḫuṭba*) du 9 octobre comme moment de restauration sonore du *dār al-islām* (p. 198-199) avant de comparer tous ces éléments aux récits de la cession négociée de Jérusalem en 1229 (p. 204-208).

Une autre élève de Jean-Michel Mouton, Motia Zouihal, spécialiste de l'usage politique de la sainteté à l'époque zengide et ayyūbide, présente un ouvrage hagiographique consacré à un *shaykh* du VIe/XIIe siècle : ʿAqīl de Manbij. Elle commence par préciser le sens historique du concept de *bahja* (vertu spirituelle) figurant dans le titre (p. 17). Ce maître soufi s'inscrit au cœur du réseau mystique ḥanbalite et ḥarrānien alors en plein essor dans le contexte du développement des *zāwiya*-s et notamment celles liées à ʿAbd al-Qādir al-Jīlānī (m. 561/1165). En dépit des confusions de l'auteur anonyme, Motia Zouihal parvient notamment à inscrire dans la géographie de la Syrie zengide un récit riche en merveilleux et fasciné par la ville de Damas, (p. 28-33).

La sainteté de la capitale du *Bilād al-Shām*, une autre thématique centrale de l'ouvrage, est bien représentée par le travail de Houmam Saad. Il procède à l'édition, la traduction et le commentaire des inscriptions funéraires du « cimetière des soufis », à l'ouest de l'agglomération, dont ne subsistent *in situ* que les monuments d'Ibn Taymiyya et Ibn Kathīr (VIIIe/XIVe siècle) (p. 221). Les stèles dont les dates s'étendent depuis les dernières années de Nūr al-Dīn jusqu'à la fin de la période baḥrite (562-771/1167-1369) sont conservées au musée national. Cinq des treize personnages inhumés sont identifiables dans les ouvrages de Sibṭ Ibn al-Jawzī (m. 1256) d'al-Dhahabī (m. 1348), d'al-ʿAynī (m. 1453), ou encore d'Ibn Ḥajar al-ʿAsqalānī (m. 1449). Ce travail s'inscrit parfaitement dans l'hommage à la riche carrière de Dominique Sourdel qui commença par un doctorat en épigraphie grecque. Il fut ensuite formé à la lecture des inscriptions arabes entre 1949 et 1954 à l'institut français de Damas par Jean Sauvaget. Il rencontra à cette occasion sa future épouse et principale collaboratrice, Janine Sourdel-Thomine, avant d'être chargé de reprendre l'édition du *Corpus des Inscriptions Arabes* (p. XII-XIII).

Après une licence d'arabe, Dominique Sourdel avait aussi entrepris l'édition de la description géographique de la Syrie du Nord par Ibn Shaddād (m. 684/1285). Cette source fut plus tard traduite par Anne-Marie Eddé, dans le cadre de ses recherches sur la région à l'époque zengide et ayyūbide. Elle traite ici de la construction des lieux de pèlerinage entre le Xe et le XIIe siècle en s'appuyant notamment sur le topographe, mais aussi sur le guide de pèlerinage contemporain d'al-Harawī (m. 611/1215) qui fut édité et traduit par Janine Sourdel (1953 et 1957). A-M. Eddé utilise en outre des données préservées par le biographe Ibn al-ʿAdīm (m. 660/1262) et deux auteurs de la fin de l'époque mamelouke. Elle parvient ainsi à reconstituer de précieux témoignages tirés de la chronique chiite perdue d'Ibn Abī Ṭayyiʾ (m. 627/1230) (p. 38).

En effet, les traditions ʿalīdes sont fondamentales dans Alep pré-mongole, suite aux longues décennies ḥamdānides (p. 44-45). Cette dynastie encouragea l'immigration de familles ḥarrāniennes, ce qui entraîna la diffusion de sanctuaires abrahamiques.

BCAI 34 (2020) Mouton Jean-Michel et Onimus Clément (dir): De Bagdad à Damas. Études en mémoire de Dominique Sourdel, recensé par Simon Pierre
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

À l'époque mirdāside (1023-1079), sous pression du califat fāṭimide ismaélien, un cheveu de Jean Baptiste finit par être installé dans la cité. En dépit de la conquête saljūkide, le chiisme y resta dominant alors que les sectes nuṣayrites et nizārites, entre autres, se développaient. Ibn Abī Ṭayyi' assure que Nūr al-Dīn (r. 1146-1174) continua à visiter en personne les sanctuaires duodécimains « inventés » sous Sayf al-Dawla (p. 51-54). Mieux, au moins trois sanctuaires chiites sont associés à des fondations d'époque zengide (p. 63-68) témoignant de la politique syncrétique et réaliste des premiers dynastes turcs de Syrie du Nord.

Ces lieux de visites (*ziyārāt*) non-canoniques prirent leur essor aux époques ayyūbide et mamelouke et furent l'un des objets de recherches de Janine Sourdel. Elle visita notamment Karak Nūḥ dans la plaine de la Biqāʿa en 1949 et publia les inscriptions qui s'y trouvaient en les datant du XIVe siècle (p. 154). Clément Moussé, un autre élève de Jean-Michel Mouton, consacre à ce lieu saint une étude historique et archéologique. Ce monument est bien identifié dès le guide de pèlerinage d'al-Harawī et le récit de voyage de son contemporain Ibn Jubayr (m. tous deux en 613/1217) qui attestent de la richesse de ses fondations pieuses (p. 156), qu'Ibn Baṭṭūta (VIIIe/XVIe siècle) attribue plus tard à Saladin ou Nūr al-Dīn (p. 158). L'intérêt du voyageur maghrébin et la note critique qu'Ibn Taymiyya lui consacre (p. 159) révèlent l'importance du sanctuaire dans l'univers sacré de la Syrie centrale à l'époque mamelouke. L'expansion de la *zāwiya* semble avoir accompagné le développement d'un centre politique adjacent à l'époque ayyūbide, et le plan du cénotaphe allongé ainsi que de la base du minaret pourraient dater de cette époque (p. 172-173). L'auteur défend l'hypothèse que la région était déjà profondément chiite et que le pouvoir ayyūbide décida de s'allier la population locale en soutenant une politique syncrétique assumée.

La prédominance du chiisme apparaît également essentielle dans l'interprétation archéologique de Fawzī Mahfoudh. En effet, il associe la revivification de la figure chrétienne du paon à une symbolique chiite qui se distinguerait du sunnisme (p. 139). Dès lors, il s'emploie à chercher des influences chrétiennes pour expliquer la diffusion du modèle des deux paons en al-Andalus (p. 140).

Ce détour par l'Occident musulman, où Dominique Sourdel enseigna deux années à la veille des accords d'Évian, permet d'introduire l'article de son ami Lionel Galand, consacré à l'évolution des parlers berbères. Il explique par exemple que les langues nord-africaines ne possédaient, dans un stade ancien, que trois voyelles (a, i, u, comme en arabe) et que certaines ont pu évoluer en *schwa* (= 'e' muet) tandis que d'autres voyelles de liaison seraient devenues phonèmes (p. 84). Il nous apprend aussi que la particule dédiée au futur s'est développée de manière isolée et différenciée dans les différentes régions (p. 86). D'autres considérations s'avèrent extrêmement ardues pour quiconque ignorerait à la fois la langue amazighe et la science de la linguistique. Ainsi, l'étude de l'évolution de l'opposition entre l'état d'annexion (la marque de l'article en complément du nom, *n-T-Gmi* : « de la maison ») et l'état libre (l'article nominal seul : par exemple *Ti-Gmi* : « la maison ») (p. 80-82) peut s'avérer difficilement intelligible pour un public non averti.

Un autre collègue de Dominique Sourdel, Georges Jehel, s'est proposé de lui rendre hommage en abordant un second aspect de la linguistique : l'étude des emprunts lexicaux, et plus spécifiquement des termes arabes adoptés en italien. Il présente premièrement la *taride* qui dériverait du vocable *ṭarīda* désignant des bateaux de volume et de forme variables entre les époques normande et ziride et l'époque ḥafṣide (p. 119). Le terme serait ensuite passé aux langues romanes et grecques (quoiqu'il propose, p. 121, un chemin depuis le grec vers le latin à travers l'arabe) pour désigner un navire de grande taille. Le mot suivant (*mahone*) dériverait de l'arabe *maʿūna* et est apparu en 1234 comme un mécanisme génois d'indemnisation de leurs compatriotes victimes d'un pillage à Ceuta (p. 121). L'auteur propose ensuite de l'associer à la *mūna* des armées marocaines (p. 122) dont la racine n'a pourtant rien de commun, avant de recourir à une étymologie hébraïque.

Jacques Paviot maîtrise parfaitement l'univers du commerce génois en pays d'Islam, et particulièrement au Levant. Ce spécialiste des Latins du monde musulman s'est beaucoup intéressé aux projets de croisades opportunistes ou romantiques de la fin du Moyen Âge. Il propose ici de contribuer à la question de Damas en présentant la description, assez brève, qu'en fit le fameux voyageur bourguignon Bertrandon de la Broquière en 1432, alors qu'il cherchait une caravane pour le conduire en Anatolie. Il formalisa probablement son récit de voyage suite à la prise de Constantinople par Muḥammad Fātiḥ (r. 1444-1481), en 1453, et la décision consécutive de son maître Philippe le Bon (r. 1419-1467) de partir en croisade (p. 296-297). La Damas mamlūke l'impressionne en raison de ses grands « jardins » de la Ghūṭa et des très vastes faubourgs qui dépassent l'étendue de la ville intra-muros. Bertrandon fait état des nombreuses traces de l'invasion de Tamerlan en 1400 (p. 305-306) et témoigne de l'arrestation de l'ensemble des communautés génoise et catalane, en représailles d'une attaque du prince de Tarente (p. 303). Néanmoins, hormis la citadelle, il ne décrit

BCAI 34 (2020) Mouton Jean-Michel et Onimus Clément (dir): De Bagdad à Damas. Études en mémoire de Dominique Sourdel, recensé par Simon Pierre
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

jamais précisément les bâtiments ou les marchés qu'il fréquente (p. 299-301), contrairement à d'autres villes de son parcours, ce qui limite l'intérêt de sa description.

Trois autres contributions s'inscrivent dans la période mamelouke. Jean Richard, camarade d'enfance de Dominique Sourdel, retrace le déplacement des croisades de la « Terre sainte » vers l'Égypte et la dilution progressive de l'utopie construite pour la légitimer en Occident suite au déclin des États francs du Levant. Finalement, Aragonais, Angevins et le Pape lui-même acquirent une représentation permanente auprès du Saint-Sépulcre (p. 218) ce qui indique une normalisation des relations avec le pouvoir du Caire à la fin du XIVe siècle.

Le sultanat de Barqūq (1382-1399) est au cœur du travail fascinant de Clément Onimus, élève de Jean-Michel Mouton. Il analyse un épisode bien documenté mais injustement méconnu de l'histoire de Damas : la crise frumentaire de l'année 799/1397. Il envisage cet évènement, conséquence d'une sécheresse hivernale exceptionnelle (p. 264-265) doublée d'un gel tardif (p. 268), sous l'angle de l'histoire sociale et économique. Alors que les autorités organisaient une prière de rogation pour le retour de la pluie (*istisqā'*) (p. 269-274), la foule (*'āmma*), réunie en masse, immola spectaculairement un certain Ibn al-Nashū qui apparaissait à leurs yeux comme le principal accapareur et agioteur (p. 275-276). De plus, il constituait pour l'élite émirale comme pour l'aristocratie damascène un *homo novus*, non-turc et fils de pauvre chrétien, parfaitement illégitime à un poste de pouvoir (p. 278). Clément Onimus propose d'interpréter ce rituel d'expiation violente comme une réaction à la faillite de Barqūq à protéger le peuple de Damas de la famine comme il l'avait fait au Caire trois années plus tôt. Ce manquement découlerait d'une concentration de revenus des *iqṭā'* (concession fiscale sur les revenus des terres d'État) et des *waqf ahlī* (fondations pieuses dont les revenus vont en grande partie aux descendants des émirs) entre les mains du sultan lui-même et donc d'Ibn al-Nashū, son agent particulier (p. 286-287). Dès lors, le sommet de l'État avait un intérêt économique personnel divergeant de celui de l'ensemble des notables de Syrie, civils comme militaires. Le gouverneur de Damas ordonna l'exécution spectaculaire des meneurs, en dépit de l'intercession des notables de la ville (p. 281-282). Finalement, ce fut un émir local, Ibn Manǧak, qui se chargea d'accéder aux demandes de la masse et fit distribuer le contenu des greniers en aumône et en vente à prix réduit (p. 284-285).

Enfin, la contribution de Bernadette Martel-Thoumian, spécialiste de l'État militaire mamelouke au XVe siècle, aborde ici le cas méconnu du dernier calife abbasside dans le contexte de l'effondrement du régime égyptien sous les coups de l'armée du sultan Salīm Ier en 1517 qui revendiqua pour lui-même le titre d'émir des croyants. L'historiographie mamelouke comme ottomane n'eut que peu d'intérêt pour les califes du Caire, rétrogradés au rang de notables locaux, *a fortiori* après la mort d'al-Suyūṭī en 911/1505 (p. 94-95). B. Martel-Thoumian dispose surtout, pour la période précédant la chute du Caire, du rare témoignage de l'Égyptien Ibn Iyās (m. 930/1524). Néanmoins, elle profite en second lieu de la rencontre inopinée d'Ibn Ṭūlūn (m. 953/1546) avec al-Mutawakkil dans le nord de la Syrie, à la veille de la débâcle mamelouke (p. 96-97). Cet évènement explique l'intérêt soudain du chroniqueur, à partir de 1517, pour la figure de celui qui avait pris le *laqab* d'al-Mutawakkil III, et qui entretint des relations avec le sultan ottoman. Ibn Iyās livre, à la fin de sa chronique, quelques précisions sur le parcours du calife déchu, tout d'abord otage de Salīm à Istanbul, avant d'être élargi et installé dans la nouvelle capitale universelle par Sulaymān (p. 107-110). Il mourut finalement au Caire en 945/1539 dans un relatif anonymat, sans que personne n'ait jamais proclamé l'abolition de sa dynastie.

De Bagdad à Damas réunit des contributions variées, à l'image des multiples rebondissements de la carrière de Dominique Sourdel. C'est un ouvrage formateur pour quiconque s'intéresse au temps long de l'histoire médiévale du Moyen-Orient et de la Méditerranée. La publication de deux nouvelles pièces du vaste dossier des « papiers de Damas » justifie à elle seule sa lecture. Son intérêt se trouve renforcé par plusieurs études remarquables qui embrassent notamment les questions du processus de construction de la sainteté en Syrie du Nord jusqu'aux enjeux socio-politiques de la période mamlūke.

Simon Pierre
Doctorant, Sorbonne Université / Ifpo-UMR 8167

BCAI 34 (2020) Mouton Jean-Michel et Onimus Clément (dir): De Bagdad à Damas. Études en mémoire de Dominique Sourdel, recensé par Simon Pierre
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net